

# Le cercle parfait

Pascale Quiviger

*Extrait gratuit*

*L'exact moment de la soif*

Dans la dernière scène d'un film italien, une famille s'apprêtant à émigrer par voie de mer s'arrête sur une plage pour manger. C'est une journée ordinaire de soleil et de vent. Pendant que les adultes bavardent, une enfant escalade la dune. Lorsqu'elle se retourne au bout de son effort, elle voit d'un coup devant elle et comme pour la première fois: la mer verte, le ciel blanc, l'horizon - la vie. Alors elle ouvre les bras le plus grand possible. Elle regarde encore un instant. Puis elle dévale la pente en riant, en courant, en volant.

Votre valise est exceptionnellement lourde.

“Votre valise est trop lourde”, vous dit l'agent de la compagnie aérienne.

Votre valise ressemble à votre vie des derniers mois.

Vous arrivez là-bas par une journée torride. Une liqueur verte sur une nappe éblouissante de blancheur. De grands châtaigniers, leurs fleurs roses et fragiles, sur le point de tomber. On vous présente des gens qui prennent l'apéritif au bar de l'auberge. Il est là, parmi eux, avec sa barbe longue et son remarquable regard, que vous ne remarquez pas. Il boit un *amaro* dans un verre étroit qu'il tient avec précaution entre ses mains carrées. Cette rencontre dure cinq minutes. Il vous énerve parce qu'il parle trop fort, parce qu'il est trop barbu et qu'il s'affale trop creux au fond de sa chaise.

Le premier soir : un miel de châtaignes à la saveur si obscure que vous sombrez tout de suite dans l'anxiété habituelle, amplifiée par la peur de sombrer dans l'anxiété habituelle. Lorsque vous entrez dans votre chambre, vous voyez, par la fenêtre, un chat se vautrer sous la lune. Vous vous brossez les dents, vous asseyez sur le lit et écrivez. *Je suis venue pour transformer la peur en joie. La plus grande peur en plus grande joie encore.*

La première nuit : vous rêvez d'une maison bleue en train de s'écrouler. Les escaliers, les fenêtres s'effondrent et vous vous réfugiez dans une cuisine jaune où un homme, en souriant, casse du sucre et vous montre la fenêtre par laquelle vous échapper.

Le premier matin : près de l'auberge, il y a un mur de pierre, derrière le mur une maison, sur le mur des fleurs en grappes blanches. Une femme chante. Son chant monte doucement entre les fleurs et les bruits de vaisselle. De temps à autre, elle marche dans la maison, le chant s'éteint et se rallume. Elle chante encore quand elle sort et referme la grille du jardin.

Ce même jour: il a coupé sa barbe. Son visage est lumineux à la manière d'un secret brusquement dévoilé. Vous êtes fascinée malgré vous par le fait qu'on puisse cacher un aussi beau visage comme on cacherait une cicatrice. Sa nudité, plus nue encore d'avoir été occultée, témoigne d'une fragilité semblable à celle de la naissance, rappelle que tous les visages sont nus. C'est le visage magnifique de l'humanité. Pendant deux semaines, vous l'évitez soigneusement afin de n'être pas atteinte davantage par cette fascination.

Au bout de deux semaines: vous l'entendez parler avec quelqu'un, il raconte la mort de son père l'an dernier. “C'est dur, la mort”, dit-il en baissant ses yeux verts. Vous ne lui parlez pas, vos mains brûlent, vous ne le touchez pas. Il est du genre à s'exprimer en portant son corps élastique au bout de sa fatigue, en émondant le langage pour protéger l'essentiel.

Vous écrivez, plus tard, dans votre chambre : *Aujourd'hui le contour des choses proches était net. Les choses proches étaient proches.*

Le surlendemain : vous vous rendez dans un village voisin et venteux. Une basilique. À gauche, une porte ouvre sur la crypte. Basse, sombre, fraîche. Une crypte hexagonale, enchaînement d'arches bouchées par des fenêtres blanches, opaques. Plusieurs chaises. Vous en choisissez une. Le vent fait claquer une vitre, vous ne sauriez dire laquelle, elle claque à répétition, vous l'écoutez claquer, vous ne faites que cela. Alors se produit un phénomène étrange et invisible dont vous ne parlerez à personne.

Une présence s'avance dans l'obscurité sans prendre forme. Tangible, elle vient, inséparable du vent qui écarte les parois de la crypte. Celle-ci persiste, renversée sur elle-même comme un grand bol à soupe. Dans la semi-pénombre, les arches se succèdent. À travers l'une, on devine l'autre. Le vent force. Il glisse son bruit au ras des os du ventre. Vous attendez, fermez les yeux, ouvrez les yeux, ne savez plus où mettre les yeux. La présence s'approche et vous prend à la gorge, s'impose et s'absente en même temps. Cela dure longtemps, peut-être une heure, peut-être dix minutes. Un homme entre. Il vous montre un escalier. Vous gravissez les marches étroites, persuadée d'y être déjà passée, déjà, il y a mille ans. La rampe est basse, taillée dans la pierre froide du mur. Le plafond est voûté. Une clochette pend, couverte de toiles d'araignées. Au sommet, une porte. Elle donne sur l'église, baroque, accablante. Un peu de jour entre par la coupole. Vous avez du mal à respirer et, pendant quelques secondes, vous vous préparez au pire - à l'étouffement, à l'illumination. Vous marchez lentement, surnaturellement, le long d'une succession de toiles quelconques et de statues pâteuses. Le cercle se referme près de la porte. Un bénitier, avec de l'eau : vous faites le geste absurde et pourtant nécessaire d'y tremper le pouce et de tracer une croix sur votre front. Des visiteurs entrent et saluent à la ronde, c'est l'usage. Vous avez honte de votre front mouillé et sortez précipitamment.

Dehors l'air est chaud. C'est la fin d'un après-midi de soleil. Des gens circulent dans la rue. Vous constatez que l'endroit était froid, que vous aviez froid. Vous comprenez tout, alors, vous comprenez dans le souvenir obscur d'un froid plus ancien. Du froid le plus ancien. Le ventre qui vente, craque, attend. L'homme qui vous montre la sortie, l'étroit tunnel au bout duquel vous respirez maladroitement. Le rayon du jour à travers la coupole et la croix du baptême.

Vous marchez. Vous vous arrêtez au pied d'un mur dense comme la tranche d'une seule pierre. Une mousse jaune le recouvre. Vous y posez la main. Vous pensez : mon père fut un mur. Ainsi soit-il. Ce fut sa façon d'être un père, inébranlable. De protéger le ventre du vent qui craque. De protéger l'enfant sorti du noir. La première rencontre. Le premier amour.

Dans le ventre, il n'y avait pas encore l'amour, parce que l'enfant et le ventre étaient identiques. Vous pensez aux bras qui gardent le premier sommeil du premier enfant. Après la chute, ce sont les bras absolus, le premier lieu d'entente à distance de soi. Ils inventent la confiance en se taisant pourtant, ils promettent de résister au vent, de résister au temps, de résister au ventre. Je serai là, toujours, je serai comme un mur, comme ton mur, je serai ton mur, dors. Je serai celui qui ne tombe pas.

Ce jour-là: vous comprenez que les murs sont faits de pierre. Ce jour-là, en fermant les yeux, vous ne trouvez pas le nom de ce qui monte. Il vous prend l'envie de prier et de pleurer, vous vous apercevez que vous ignorez tout de vous-même. Vous êtes dehors, en plein jour, dans un lieu public, un pays étranger, et vous avez l'air d'une folle.

C'est malgré vous que vous tombez amoureuse. Il faut savoir que, par la fenêtre ouverte, le châtaignier fleuri entre dans la chambre et que l'eau, partout, a un goût de citron. Il faut surtout savoir que vous voyez entre les pétales écartés ce que vous n'aviez jamais vu : l'apparent désir des fleurs. Et que vous ressentez enfin en vous-même ce que vous n'aviez jamais ressenti : le pouvoir d'être un bouquet.

Vous tombez amoureuse avec désespoir, avec peu de temps devant vous dans le voyage qui achève et avec, torturante, la pensée de cette vie qui vous attend sur l'autre continent, connue d'avance, bien planifiée, et de ce compagnon avec lequel depuis des années vous partagez votre lit, lavez la vaisselle et parlez langue commune lentement construite et remarquablement tendre.

Il vient vous prendre au milieu de la nuit et vous guide jusqu'à des chutes thermales d'une extrême violence. Les phares de la voiture s'accrochent à la buée des corps. Des dizaines d'ombres spectrales percent la brume. L'eau est chaude comme fièvre. Une main d'homme cherche les fesses de toutes les femmes et lui, plus loin, marche sans hésiter sur les pierres

glissantes. Le paysage semble déployé pour prolonger son mouvement. Au milieu de la nuit, au milieu des cascades: il vient s'asseoir près de vous. Vous aviez attendu ce qui arrive maintenant et dont vous doutez comme vous douteriez d'un mirage. C'est-à-dire : pas du tout. C'est-à-dire : tout à fait. Il suffit d'un seul geste pour que votre vie entière se disloque, celui de vous agripper à sa cheville plutôt qu'à la paroi du rocher. Tout votre être retenu par cette cheville d'homme sous l'eau qui galope en hurlant, votre vie s'exporte vers un point obscur et merveilleux - loin de tout lexique disponible.

Le lendemain : à votre grande surprise, vous sortez spontanément du cercle avant qu'il ne se referme. Vous filez en train, le plus loin possible au nord. C'est sans savoir que la fascination du pays viendra s'additionner à celle du visage et se confondre en elle, sans savoir que vous élargissez le cercle et le rendez davantage propice à vous retenir en lui.

Puisque l'Italie, c'est le fait de trouver une fontaine à l'exact moment de la soif.

Les femmes sont minces dans leurs robes étroites, les hommes les regardent et le jour commence tôt. Le maillet du soleil grimpe sur les murs et en dégage minutieusement toutes les aspérités. La clarté rôde d'est en ouest, elle perdure de janvier à décembre, on s'étonne que les mois soient encore au nombre de douze. Des portes ouvertes et des volets fermés, des restaurants qui débordent dans la rue. La chaleur dévorante de l'après-midi, dans les restes salés du *pranzo*, et le vent, toujours, parfois à peine une maigreur, parfois bedonnant, parfois déchaîné, en une minute transformé en orage, en grêle sur l'été. À l'aube, l'odeur joyeuse du café, vers midi l'odeur tiède des fritures et, au coucher du soleil, le parfum rond des fleurs ensemble, immobile, invisible sous les poussières du ciel.

Les peaux sont foncées, les mains promptes à se poser sur l'autre, à lui serrer le bras, à ne pas l'écouter, ils parlent tous en même temps. Pendant qu'ils rient et inventent de tout petits mensonges, la mémoire s'entasse par-dessus les objets, en épais sédiments qui deviendront des tournesols, qui deviendront, bientôt, cet ocre plat des murs pelés. Ils savent combien l'histoire est longue. Ils savent qu'ils ne sont que la strate vivante d'un peuple accumulé. Ils ne parlent de rien, mais ils parlent dehors. La parole se gonfle sur les places, les femmes sortent en pantoufles pour balayer la rue. La mémoire s'enfle, elle monte jusqu'au ciel incendiaire à quinze heures, guérisseur à minuit.

L'Italie, ce sont les voix secrètes de vêpres dans une église rapiécée comme une âme. C'est le soleil rose et pâle d'un lent dimanche sur une *piazza del Duomo*, le sermon qui s'échappe au-dehors et s'assied sur la terrasse communiste du café voisin. C'est le plus vieux théâtre couvert du monde, avec trois rues de Thèbes dessinées en trompe-l'oeil. C'est l'humanisme bleu de Giotto qui bat comme un coeur, immortels regards d'hommes et de femmes sur la mortalité humaine, l'oeil douloureux de Judas pendant qu'il trahit le Christ, le plongeon de Jonas dont la robe devient un poisson, c'est l'eau ronde autour de Jean-le-Baptiste et Marie sachant d'avance qu'elle aura tout à perdre.

Ce sont des câpres sauvages poussant sur des murs d'enceinte, que viennent cueillir les enfants avec des échelles. C'est le trou du Panthéon, deux mille ans d'étoiles, de lunes et de pluies. C'est, le 28 mars 1171 à Ferrare, le sang qui gicle de l'hostie, éclabousse le prêtre, tache le plafond et garantit à la paroisse le revenu fixe des pèlerins à venir pour les siècles des siècles. C'est, dans la même église, le miracle véritable du soleil qui découpe une chaise pendant qu'une vieille soeur balaie en écoutant Beethoven.

C'est la désinvolture des siècles qui se superposent, la certitude que le pays de toujours ne saurait disparaître. Des fresques en partance, trois saints manchots, décapités, des visages naïfs striés de plâtre gris, des vêtements à demi arrachés sur un corps manquant. Des lignes sanguines qui courent, obstinées, sur le tissu des robes, traçant d'avance, en retard, la géographie de la couleur à venir, celle de la couleur en allée.

Et, par-dessus la sainte Famille en exil, l'empreinte du soleil qui vient se poser, les bras en croix, et accompagne en murmurant le naufrage de la pierre, le retranchement des images

dans une mémoire de plus en plus ancienne. C'est le soleil contemporain, d'une précision extrême et mathématique, qui nous happe dans l'histoire concrète du grain précis des choses.

L'Italie est parsemée de lieux de prière et de vengeance, d'art et de pouvoir. Ses églises ouvertes monologuent à l'oreille du premier venu, vous ne connaissez personne, vous écoutez les églises. Vous observez le ciel fabriqué par des mains et entendez respirer le cœur humain dans l'origine de sa prière.

Vous touchez timidement les personnages en amont d'eux-mêmes et les trouvez fragiles sous le casque usant de la vie humide, fragiles dans l'exacte mesure où nous le sommes tous. Vous avancez dans les lieux de passage vers cette fin certaine et splendide des rencontres en chemise blanche a une table hospitalière. En traversant Venise sans consulter de plan, vous débouchez avec les chats dans la fraîcheur soudaine d'une ruelle avec, au-dessus des épaules, le ciel à peine plus large qu'une ligne à pêche. Le regard n'en finira pas d'apprendre à être un regard. Vous marchez l'Italie, gagnée par la patience des millénaires et heureuse déjà d'une parole, lancée parmi d'autres, rouge et salée comme le premier repas, *buongiorno* - bienvenue dans le pays de tous.

C'est sans savoir qu'en élargissant le cercle de la fascination, vous réduisez d'autant vos chances d'y échapper.

En retrouvant votre chambre à l'auberge, vous constatez que les fleurs du châtaignier sont tombées et qu'en tombant s'est écrasée leur délicate architecture de pétales, de pistils et de sucre. Aux branches, il reste : des boules couvertes d'aiguilles avec, au bout, séchant comme un nombril, l'ancienne tige de la fleur sous laquelle elles dormaient. Les châtaignes ressemblent maintenant à des mines.

Vous ne mangez plus, vous ne parlez plus. Vous n'en revenez pas d'avoir été si rapidement transformée en mousse, en pierre, en explosif. Vous entrevoyez la violence extrême du bonheur à venir et sa fin repliée dans son commencement.

La nuit qui suit votre retour : il vient s'asseoir près de vous dans le jardin de l'auberge. C'est une nuit tiède dans le jardin désert. Il vous demande si vous préférez rester seule, il vous demande si vous croyez en Dieu. Sans attendre la réponse, il fait monter ses chiens dans la Jeep et vous emmène prendre un verre dans un autre village. La lune pleine au-dessus d'un pont. Vous faites le vœu de retenir le temps. Un orage éclate et vous courez ensemble dans la nuit des rues jaunes. Sur le chemin du retour, pendant que la boue gicle sur les fenêtres, il vous adresse un étrange sourire. Puis il vous remercie, vous ne saurez jamais de quoi, peut-être d'avoir pris l'avion jusqu'à lui et de vous être glissée dans l'improbable rencontre.

C'est une histoire comme tant d'autres, une histoire de quatre sous, peut-être, mais une âme vivante se briserait volontiers pour moins cher encore.

Vous ne le voyez ni le lendemain ni le surlendemain. Il se met à l'abri de votre départ imminent. À force d'attendre qu'il apparaisse au détour d'une rue, vous pensez devenir folle. Il connaît des endroits où vous ne le trouverez jamais. Il connaît tous les endroits où il peut vous trouver. Enfin, il revient. Vous passez une nuit dans le jardin. Vous passez une seconde nuit sur le plancher d'une maison vide qu'embaume un romarin. Il déroule un matelas en dessous du désir. Toute la nuit, et jusqu'à ce que les tuiles fleuries du plancher se dégagent de la pénombre, sa main fatiguée marche sur vous, ramène la couverture piquante sur votre épaule, pendant que vous dormez, pendant que vous ne dormez pas. Il te tient tout le temps entre ses mains comme pour ne pas que tu t'envoles. Ses cheveux sont trempés de sueur, il dit en riant que c'est parce qu'il a plu à travers le toit. Il ne dort pas.

L'aube se lève sur ses yeux ouverts et il se lève avec l'aube. Sa nudité ressemble à celle d'un enfant: l'état le plus naturel, le plus confortable, le moins honteux. Son corps est trapu, foncé, robuste, ramassé en muscles coussinés, et le ciel à peine éveillé en trace le contour

rose par la fenêtre ouverte. Vous partez pour la France. Il croit que vous ne reviendrez jamais et, pour cette raison, il ne demande rien. Il prend sa montre par terre et, avec cette manière brusque qu'il a de se retirer, et qui vous fera tant souffrir par la suite, il vous dit que vous pouvez continuer de dormir ou rentrer à l'auberge, comme bon vous semble. Il s'habille, vous couvre et sort en laissant la porte ouverte. Contre toute attente, de sa part comme de la vôtre, vous reviendrez. Vous reviendrez parce que, dans la maison vide, il n'a pas dormi. Parce que vous serez troublée par son trouble et par sa nudité projetée dans l'aube, rose, impudique.

-----